

Lettres inédites sur la guerre du Sonderbund : [suite]

Autor(en): **Willer, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 5

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204805>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LETTRES INÉDITES SUR

LA GUERRE DU SONDERBUND

III

Fribourg, le 22 novembre 1847.

Ma chère mère,

JE viens de recevoir, il y a une demi-heure, l'ordre de me préparer à partir demain de bonne heure, et note bien qu'il est à présent 10 $\frac{1}{2}$ h. du soir et que je vais bientôt me coucher. Nous coucherons demain soir, mardi, à Bulle, mercredi à Corsier sur Vevey, et jeudi à Aigle. Nous allons donc du côté du Valais. Je pense qu'il en sera à St-Maurice comme à Fribourg, c'est-à-dire qu'on l'occupera sans beaucoup de résistance; car ce n'est pas pour rien que le Grand Conseil du Valais s'y est assemblé, connaissant que le pays est sans vivres et sans argent.

Il est étonnant que l'on n'ait toujours aucune nouvelle de Lucerne, mais je pense que les affaires y marchent rondement aussi.

La musique de Lausanne sera sans doute de retour et licenciée jeudi ou vendredi, ainsi que plusieurs bataillons. Il restera très peu de troupes à Fribourg; je ne sais pas si c'est prudent, mais ce n'est pas mon affaire.

Je n'aurai donc pas eu la satisfaction d'entendre l'orgue de la cathédrale, ni d'avoir vu l'intérieur du bâtiment des Jésuites, ni même de pouvoir aller faire une visite au Père Grégoire. Tout cela sera pour une autre fois. Mais ce qui me fait plaisir, c'est de rentrer dans le canton de Vaud. J'aimerais bien faire une petite pointe jusqu'à Lausanne, mais il n'y aura pas moyen. Il paraît qu'on veut nous employer à faire des ponts sur le Rhône, pour le passage des troupes.

Adieu, porte-toi bien; fais mes compliments à mes connaissances; tu les connais bien, tant les dames que les messieurs.

Ton fils,

G. WILLER, s^r lieutenant.

Corsier sur Vevey, 24 novembre 1847.

Ma chère mère,

Nous avons voyagé depuis deux jours, d'abord de Fribourg à Bulle, puis de Bulle à Corsier. La route de Bulle à Châtel-St-Denis est vraiment abominable; d'un bout à l'autre, et dans toute sa largeur, c'était un bourbier de plusieurs pouces d'épaisseur. La route vaudoise, Dieu merci, est excellente. J'ai été ce soir à Vevey, où j'ai lu le *Nouvelliste* d'hier; cette fois, il est exact pour ce dont j'ai été le témoin. Le reste, c'est la version générale. Tu peux donc te fier à ce qu'il dit relativement à l'affaire de Fribourg.

Demain soir, j'irai coucher à Yverne au lieu d'Aigle. J'ai les pieds un peu blessés depuis la dernière route, et je suis obligé de marcher avec mes bottes, les bottines étant percées de côté.

La route est assez onéreuse, parce que pendant le jour il faut se nourrir à ses frais. Je n'ai pas encore entamé mes napoléons, mais j'ai été

obligé de demander une avance de quelques écus au capitaine, sur ma solde. Je ne change pas souvent de linge, mais je ne m'en trouve pas plus mal.

Je suis vraiment inquiet de ne recevoir aucune de tes nouvelles. Ecris-moi et adresse ta lettre à Yverne, elle suivra la compagnie. Mes amitiés à tout le monde, en particulier à mes amis. Prieles de renvoyer le bal, s'il y en a un, à mon retour, qui ne saurait être éloigné. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils.

P.-S. — Je suis logé chez M. C., lieutenant-colonel, célèbre ristou. On n'y est pas trop mal.

Lausanne, vendredi 26 novembre 1847.

Mon cher enfant,

Je suis vraiment surprise que tu n'aies pas reçu ma lettre, que j'ai écrite lundi 22, même date que la tienne. Elle ne contenait rien de bien intéressant: je te disais que j'ai été bien malade. Mais sois tranquille, je suis mieux. C'est Marie qui a porté la lettre au Faucon; elle est toute chagrinée que tu ne l'aies pas reçue, parce qu'elle croit que je pense qu'elle ne l'a pas bien mise à la poste.

Je suis heureuse, mon fils, que tu te sois rapproché. S'il plaît à Dieu, les Valaisans feront comme Lucerne et vous reviendrez tous bientôt.

Mercredi soir, nous avons célébré le retour de MM. Brouppacher et de quelques autres, chez eux: une brisolee de châtaignes et autres choses, surtout du bon vin, meilleur que le mien. Ces messieurs buvaient à ton heureux retour. M. le préfet était tout près de moi. Il m'a demandé où tu étais, m'a dit toute sorte de belles paroles. Il dit que tu es bien heureux d'avoir fait cette campagne, à ton âge; c'est pour l'avenir surtout.

Mon cher enfant, tu parles toujours de tes amis. Pas un n'est venu demander de tes nouvelles à ta mère, pas un seul! Voilà, mon fils, ceux que tu nommes tes amis dans toutes tes lettres.

Jean M. est arrivé mercredi soir. Il a apporté de beaux tableaux pris aux Jésuites. Je les ai vus; j'étais le soir chez P. quand Julie est entrée avec pour les faire voir. Il doit avoir de plus un superbe livre, mais je ne sais de quoi. Pour lui, il se promène par la ville. Je t'assure, mon fils, que les Vaudois n'ont pas été plus délicats que les autres. On dit qu'il y en a qui ont envoyé à leur famille des souvenirs soi-disant assez précieux. Si tu avais au moins pris un violon (ils disent qu'on les a tous brisés) ou bien quelque beau livre de science, de médecine (les bons Pères possèdent tout cela) ou tout au moins un bon balai pour ma chambre! Maintenant, il n'y a plus de capture à espérer. Du moins tu peux nous envoyer quelques bouteilles de vin d'Yverne pour boire à ta santé chez M^{me} B., où j'en bois si souvent.

Depuis le retour de la réserve, la ville a changé complètement: plus de ces longues figures, plus de ces visages en pleurs; enfin l'on respire un peu mieux.

Puisque tu es à portée de lire les journaux, je ne t'en parlerai pas, tu verras l'arrêté contre les mômiers.

Adieu, mon fils; te dire que tes lettres me font le plus grand plaisir est inutile, tu le sais bien; ainsi ne les ménage pas.

Aujourd'hui, l'on dit Lucerne pris.

P. te fait ses amitiés. Hans Jacob lui a parlé des travaux de vos sapeurs. Suivant lui, c'était superbe et surprenant d'avoir exécuté cela en une nuit. L'histoire parlera de vous.

Adieu, mon fils.

Ta mère.

Yverne, le 26 novembre 1847.

Ma chère mère,

Je te renvoie mes bottines percées. Je te prie de m'en envoyer d'autres. Je me suis blessé le pied gauche, je souffre beaucoup, je ne puis mettre de bas, ce qui n'est certes pas agréable à cette saison.

Je suis ancré je ne sais pour combien de temps à Yverne, pour quelques heures peut-être, comme pour quelques jours. Je n'y suis pas bien du tout: mal logé, mal nourri, c'est-à-dire, entendons-nous, je couche dans un pauvre lit avec M. Rochat et je dine avec du pain, du fromage et un morceau de viande froide. Ce n'est pas trop mal, mais cela pourrait être bien mieux. Le vin est tout au plus aussi bon que le nôtre, quoiqu'il coûte le double.

On a dit ce matin que Lucerne est pris, mais que le gouvernement et l'armée du Sonderbund se sont retirés dans les petits cantons. Si cela est, l'on n'y pourra plus rien, sinon de les prendre par la famine, ce qui certes ne sera pas difficile, car ils crévent de faim.

Les Valaisans désertent en masse; il y en a déjà plusieurs centaines aux environs. S'il y a lieu à une attaque, elle aura lieu probablement la semaine prochaine. Notre compagnie sera sans doute employée à construire des épaulements pour des batteries, et cela devra se faire de nuit, sans feu et sans lumière, comme toujours; cela ne sera pas bien agréable avec mes pieds, j'ai déjà assez de peine à me traîner; mais, ma foi, à la guerre comme à la guerre! Pourvu que nous soyons mieux nourris qu'à Cormasson, près Fribourg!

Je m'embête furieusement, aussi je me réjouis bien d'être licencié. Je ne sais pas quand ce bon tour-là m'arrivera.

M. Rochat vient de recevoir une lettre par laquelle on lui demande que le fils K. a écrit que l'on ne reconnaissait plus ni grippious ni ristous et qu'il ne pouvait plus maintenant qu'estimer ces braves radicaux. Tu vois bien que nous retirons des avantages de la campagne.

Nous avons dans notre compagnie un des rédacteurs de l'*Indépendant*, le caporal B. Il vit dans la plus grande égalité et fraternité avec tous les soldats et avec les officiers. On ne croirait pas que c'est lui qui a tant clabaudé dans son journal. Pour mon compte, je l'aime bien.

Dis-moi des nouvelles de l'éclairage au gaz,

de toutes les jaseries de Lausanne, de mes amis. Pour celles-ci, tu sais bien à quelles sources les puiser; je n'ai pas besoin de te les indiquer.

On attend à tout instant des dépêches. Adieu.

Ton fils,
G. WILLER.

PARDON, LE FISC

MAIS qui diable nous a fait dire, samedi dernier, que le fisc ne rend jamais rien, « pas même ce qu'il a touché indûment » ? C'est une imposture, paraît-il. Nous faisons amende honorable.

Le fisc n'est pas voleur. Il est correct. S'il est prompt à rectifier les « erreurs », que, par inattention sans doute, certains contribuables commettent à leur profit, il n'est pas moins empressé à signaler aux intéressés les inexactitudes de leur déclaration, quand elles leur sont préjudiciables. Et si même il lui arrive de percevoir plus qu'il ne lui revient, il rend tout bonnement la somme touchée indûment, comme le ferait le plus honnête des négociants.

Et, cette fois, vous pouvez nous en croire. Le renseignement est exact; nous le tenons d'une personne très autorisée.

Nous parlons ici, il va sans dire, du fisc vaudois. C'est le seul, d'ailleurs, que nous connaissons, et cela nous suffit.

Tout le monde en veut! — Au restaurant, un jour de presse.

— Garçon, vous comptez un demi-poulet cinq francs ?

— La moitié qui reste est si difficile à placer, m'sieu.

Là-dessus, un voisin, un habitué, demande la dite moitié.

On lui apporte l'addition : « Demi-poulet, sept francs. »

— Comment, vous avez le toupet !

— C'était le dernier morceau de volaille qui nous restait; tout le monde en voulait.

Quatre-vingt-treize. — Dites-donc, sergent, on parle toujours de quatre-vingt-treize. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quatre-vingt-treize !... quatre-vingt-treize ! Mais tout le monde sait cela... Quatre-vingt-treize, c'est la révolution de 1830.

Hélas! — Une mère qui est très coquette et encore très belle se regarde dans le miroir et dit à sa fille :

— Hortense, que donnerais-tu pour avoir la beauté de ta mère ?

— Ce que tu donnerais, maman, pour avoir mon âge.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

2

La dernière leçon du professeur Clasius.

NOUVELLE PAR AUG. BLONDEL

II (suite)

Si du moins elle avait trouvé dans miss une amie et une confidente, mais celle-ci traitait les rêveries de l'enfant de sentimentalisme maladif, et ne connaissait d'autre correctif à cet état de choses que les biftécks saignants et des leçons de gymnastique... Ce n'est point qu'elle eût mauvais cœur, mais de quoi en vérité pouvait-elle se plaindre, cette enfant à qui rien ne manquait de ce qui manque à tant de déshérités d'ici-bas.

Nini, en désespoir de cause, songea à l'oncle

LES GENS AIMABLES

Un lundi matin, vous vous rendez, les jambes fléchissantes, à votre bureau. En passant sous les fenêtres d'une pension de Russes, la maîtresse de céans guette le moment propice pour secouer sur vos frais habits, les débris de la nappe du déjeuner.

Au cours d'une soirée, au cercle, on vous prie de chanter. Vous commencez la mélodie : « Montagnes des Pyrénées » (l'eseulchant-solo que vous connaissiez). On applaudit. Mais le lendemain vous entendez dire : « N'aurait-il pas pu chanter quelque chose d'un genre un peu plus nouveau ? — Quelle scie ! — Encore s'il avait une belle voix ! » (Vous promettez de ne plus ouvrir le bec en soirée.)

Vous faites respectueusement remarquer à votre garçon laitier que la propreté de ses mains laisse parfois à désirer. Réponse immédiate : « S'pèce de muffle, on va vous en f...icher des mains blanches pour les pourboires que votre vieille me donne ! »

Votre belle-mère prise (sa fille) met les hauts prix pour lui procurer du bon tabac. Au cours d'un dîner intime, vous croyez devoir célébrer les mérites de cette ancienne habitude qui se perd. Belle-maman voit une moquerie dans ces paroles et vous reproche l'air imbécile que vous aviez lors de la demande en mariage de sa Jeanne (une perle).

Vous vous attendrissez sur le sort d'un veau qu'on mène à l'abattoir. Des amis vous feront remarquer que vous avez le cœur d'une femme et qu'au restaurant vous ne dédaignez point les petits rognons sautés au madère.

Un soir, pour la quatrième fois dans une bonne pinte, vous sirotez trois décis de Dézaley. Au moment précis où vous allongez le bras pour saisir votre chaud manteau (— 12 degrés au thermomètre de la Cité), vous laissez choir le verre. Naturellement, il se brise. Vous savez alors les lazzi des habitués du café : Chauffez la colle... Qui casse paie... C'est rien le « dedans ». Vos nerfs se crispent.

Vous avancez timidement à un haut fonctionnaire fédéral votre avis sur les affreux timbres-poste dont la Mutter Helvétia nous a gratifiés. On vous répond aussitôt que vous n'y comprenez rien, que vous ne faites que répéter ce que tout le monde dit, et qu'au surplus vous n'avez rien à dire.

Dans votre poche, vous serrez précieusement un portefeuille contenant votre paye mensuelle (fr. 116,60). Vous le perdez, mettez un avis dans la *Feuille* et l'honnête personne qui l'a trouvé vous le rapporte. Cette personne présente sa carte : Serge Bombjrussof. Vous ne pouvez

Clasius... Certes, son aspect n'avait rien de bien engageant; c'est à peine si dans sa visite hebdomadaire il adressait la parole à sa nièce; mais sous ce dehors glacial, se cachait peut-être un cœur ardent et chaud.

Ce fut alors un spectacle touchant : cette fillette accueillant le docte professeur de son plus doux sourire, le débarrassant de sa canne, approchant son fauteuil du feu; puis une fois qu'il est assis, elle s'assied à son tour, sur un tabouret tout près, tout près de son oncle, et silencieuse elle l'écoute en fixant sur lui le clair regard de ses grands yeux.

Elle fit tant et si bien qu'il s'aperçut un jour que l'enfant grandissait, et devenait jeune fille; il la questionna parfois sur ses travaux, et lui demanda de se mettre au piano, pour qu'il pût juger de son talent.

Petit à petit ses visites du dimanche se prolongèrent; il venait de meilleure heure, il s'en allait plus tard, et si d'aventure Mme de Berghes était appelée à sortir pour quelque œuvre pie, il ne songeait point à quitter le salon en même temps qu'elle. Sans qu'il s'en rendît compte, il se faisait une douce habitude de causer avec Nini, il s'amu-

faire autrement que d'allonger une pièce de quarante sous comme récompense. Vous avez comploté sans l'humeur de votre charmante sœur aînée qui estime scandaleux le fait d'avoir donné un pourboire à ce sacré Russe, un bombifère sans doute, et patati et patata.

Vous touchez du piano (héritage de maman qui donnait des leçons). Votre voisin de dessous va partout répétant que vous jouez la même scie depuis tantôt trois ans, alors que votre répertoire s'est dernièrement enrichi de la *Mattchiche* et de la *Petite Tonkinoise*.

Dans l'après-midi, vous avez dû vous rendre chez votre ami Aimé, à Grandvaux. Vous rentrez le soir. Vous rentrez le soir, tel un cantonnier cherchant les bornes de la route cantonale. Le lendemain, au réveil, votre femme a le triste courage de vous reprocher la tasse de camomilles (10 centimes le gros cornet dans les bonnes drogueries), qu'elle est obligée de vous préparer.

Etc., etc., etc.

M. D.

La livraison de *janvier* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le Byron russe. Vie et œuvre de Lermontov, par Michel Delines. — Marguerite Fuller et ses lettres d'amour, par Marie Dutoit. — Deux contes de Noël : Le Noël éternel du brigand Giuseppe. — La lampe du couvent de Santa-Maria dei Miracoli, par M. Glantini. — Grandes villes allemandes. Etude synthétique, par Henry Aubert. — Les tribunaux d'enfants aux Etats-Unis d'Amérique, par F. Dupin de Saint-André. — L'arbre et la forêt, par Ed. Tallichet. — Ella, Scène de la vie lapone, de J. A. Früs. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne

METSOTTET ET SON BELIET

DE TSEMIN DE FER

On n'è pequa einprontà ora quand lè que faut allà d'on velàzdo à on autro, po cèin que lài a dâi tsemin de fè, dâi n'automobile, dâi trame, dâi locipède et tot lo diablo et son train. Nè pas quemet dau vilhio teimps iò faillâi allà à pi, et qu'on ètâi crâno et guerrier, na pas lè dzouven d'ora ne savant pe rein mè lau servi de lau piaute que po troupa s' lè cotillon dâi femelle.

Metsottet, li, que demòrâve pè lo fond dau Dzorât, vè lo *Refuge* (cein l'è dâo vilhio) n'ètâi jamé z'u ein tsemin de fè, et portant vo djuro que l'arrevâve à la cinquantanna. On coup, ie sè dit dinse :

— Mâ, tè rondzâi tot parâi ! vu ître peindu se ie mouèro devant d'ître z'u on coup ein tsemin de fè que tot lo monde lài va ora. Yè justameint

sait de son frais babil et de ses réparties enfantines...

Un soir qu'il était seul avec elle, elle s'enhardit jusqu'à monter sur ses genoux, et l'on ne sait comment il arriva que les deux petits bras de l'enfant s'enlacèrent autour du cou du vieillard, tandis qu'une voix murmurait à son oreille : « Non, non, ne partez pas encore, oncle Clasius, comme vous êtes bon, et comme je vous aime... »

Et pendant un instant Nini savoura cet immense bonheur, d'une caresse donnée et rendue. Car, sans s'en douter, la tête blanchissante du professeur s'était penchée vers la joue de l'enfant, pour y poser un baiser...

Et c'est pourquoi ce soir-là, l'heure étant passée, M. Clasius n'alla point au *Cercle des Marronniers*, lire les journaux comme d'habitude.

III

Il se promena longtemps dans sa bibliothèque, les mains derrière le dos, cherchant à analyser ce qui se passait en lui d'étrange et d'anormal. Des souvenirs de sa jeunesse remontaient par bouffées dans sa mémoire, il lui semblait qu'il se réveill-